NOUVELLE-ORLÉANS, 1er SEPTEMBRE 1899.

Livraison 5ème. 6e SÉRIE. Tome III

COMPTES-RENDUS

—DE—

L'Athénée Louisianais,

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS.

SOMMAIRE.

Pour l'Abonnement s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 725.

Prix de l'Abonnement, $1.50 par An, payable d'avance.
Le Numéro, 25 Cents,
Chez l'Imprimeur, 406 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS :
IMPRIMERIE FRANCO-AMERICAINE, 406, RUE DE CHARTRES
1899.

Nouvelle-Orléans, 1er Septembre 1899.

COMPTES-RENDUS DE L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Société fondée sous ce nom a pour objet :

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane ;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger ;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société :

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Les Explorateurs Espagnols en Floride.

Après que Colomb eut découvert le Nouveau Monde les Espagnols firent un grand nombre d'expéditions de l'autre côté de l'Atlantique, et Pizarro et Cortez donnèrent à l'Espagne le Pérou et le Mexique et d'immenses trésors. Les Espagnols ne furent pas aussi heureux au nord du Mexique, et les explorateurs ne rencontrèrent que des désastres et la mort dans le pays qui est maintenant les Etats-Unis.

En 1513 Ponce de Leon, en cherchant l'île de Bimini,

découvrit une terre qu'il nomma la Floride. Il croyait y trouver la Fontaine de Jouvence, mais il y périt en 1521 et, comme le dit l'historien Bancroft : "Le découvreur de la Floride avait désiré l'immortalité sur la terre et n'en trouva que l'ombre."

On croit que la Floride fut visitée en 1517 par Hernandez de Cordova et en 1518 par Juan de Grijalva. En 1520 Vasquez de Ayllon débarqua sur la côte de la Floride et s'empara de quelques Indiens qu'il destinait aux travaux des mines d'or. Il renouvela cette expédition en 1525, mais les Indiens massacrèrent le perfide envahisseur et presque tous ses compagnons. Le sort de Vasquez de Ayllon et de Ponce de Leon ne découragea pas Pamphilo de Narvaez qui tâcha de faire la conquête de la Floride en 1528. Cette expédition fut aussi désastreuse que les précédentes, et il n'y eut que cinq des explorateurs qui réussirent à s'échapper du pays fatal découvert par Ponce de Leon. Un de ces cinq hommes, Cabeza de Vaca, se rendit en Espagne et fit une brillante description des richesses de la Floride. Hernando de Soto, un des plus vaillants compagnons de Pizarro au Pérou, conçut alors le projet de conquérir la Floride et les trésors décrits par Cabeza de Vaca. Il obtint de Charles-Quint le titre de gouverneur et de capitaine général de l'île de Cuba et de la Floride. Il devait aussi avoir le titre d'*adelantado*, qui lui donnait en Floride une autorité absolue.

Un grand nombre des hommes les plus nobles et les plus vaillants d'Espagne et du Portugal voulurent se joindre à de Soto, et celui-ci choisit six cents, d'autres disent neuf cent cinquante hommes, parmi ceux qui offrirent leurs services. Il réunit une flotte de neuf vaisseaux et s'embarqua le 6 avril 1538.

A son arrivée à Cuba, de Soto s'occupa avec activité

des derniers préparatifs pour son expédition, et lorsqu'il partit pour la Floride, le 18 mai 1539, il était admirablement préparé. Il avait des mécaniciens, des mineurs, et des chimistes, pour les mines d'or ; des fers et des chiens pour les prisonniers, et du bétail pour la nourriture de ses hommes. Il était intrépide, énergique et enthousiaste, ses compagnons étaient courageux et se croyaient sûrs du succès, mais ils emportaient tous avec eux une cause certaine de désastre, la soif de l'or et la cruauté envers les Indiens. Nous admirons le courage indomptable des explorateurs espagnols, mais nous condamnons leur cupidité insatiable et les traitements inhumains qu'ils firent subir à leurs captifs. Les vices des Espagnols furent la principale cause de leur insuccès en Floride.

La flotte de Hernando de Soto arriva à la baie d'Espiritu Santo (baie de Tampa), le 30 mai 1539. Les soldats espagnols étaient revêtus de brillantes armures, et la plupart étaient armés d'épées, de lances et d'arcs; il y avait dix-huit arquebuses et un canon. Les Indiens se montrèrent hostiles, mais furent terrifiés par le bruit des armes à feu, et surtout par les chevaux couverts de fer, comme les cavaliers.

Le premier village que les Espagnols rencontrèrent fut celui de Hirigue, à six milles de la mer, et de Soto voulut concilier le chef indien. Celui-ci, cependant, demeura hostile, ainsi qu'Acuera, dont le village se trouvait un peu plus loin. Les Indiens se rappelaient la perfidie de Vasquez de Ayllon et de Pamphilo de Narvaez, et la manière dont ils furent traités par de Soto ne pouvait guère les pacifier. Un grand nombre de sauvages furent capturés et enchaînés pour servir de guides, et quatre de ces guides furent livrés aux chiens et mis en pièces. De Soto les avait soupçonnés de vouloir le trahir.

Le capitaine espagnol se dirigea vers le nord, et après une marche fatigante, arriva au village de Vitachuco, qui fut d'abord hostile. Il parut plus tard mieux disposé envers les Espagnols et rassembla ses guerriers pour les leur montrer. De Soto voulut aussi déployer ses forces et fit marcher ses soldats devant les Indiens. Tout à coup les Espagnols attaquèrent les guerriers de Vitachuco; ils en tuèrent cinq cents et firent neuf cents prisonniers. Ceux-ci essayèrent de se révolter contre leurs oppresseurs et furent tous mis à mort. De Soto excusa le massacre des Indiens en disant qu'il ne fit que se protéger et qu'il anticipa l'attaque de Vitachuco.

Après ce terrible événement les Indiens furent plus hostiles que jamais, et beaucoup d'Espagnols périrent en traversant les marais. De Soto espérait trouver de l'or, et il s'établit pour l'hiver dans le village de Anhayca, abandonné par les sauvages. Il ordonna à ses navires de retourner à la Havane pour chercher des vivres et de jeter l'ancre dans la baie d'Achusi (baie de Pensacole). Il voulait aller dans la province de Cofachiqui, où, disait-on, il y avait de l'or en abondance, et il traversa ce qui est maintenant l'Etat de la Georgie. Les Indiens furent pacifiques et fournirent des vivres aux explorateurs. Ceux-ci, désappointés de ne pas trouver de l'or, s'emparèrent des reliques sacrées de leurs hôtes, dont le chef était une jeune et jolie femme.

Après avoir quitté Cofachiqui, de Soto arriva au pays de Tuscaluza, qui était un puissant cacique. L'Indien, malgré sa grande taille et son air féroce, fit un accueil amical aux étrangers, mais de Soto, sous le prétexte de lui faire honneur, s'empara de sa personne. Il lui donna une robe rouge, le fit monter à cheval et l'emmena avec lui. Le cacique vit qu'il était prisonnier, et en arrivant au village de Mauvilla, il résolut de se libérer. Il avait

ordonné secrètement à tous ses guerriers de se réunir à Mauvilla, et là, les Espagnols subirent un terrible désastre. De Soto entra dans le village avec deux cents fantassins et la moitié de sa cavalerie. Il avait laissé le gros de l'armée en arrière sous le commandement de Luis de Moscoso. Les Indiens attaquèrent de Soto et ses hommes dans Mauvilla, mais, malgré leur nombre et leur bravoure, ils furent repoussés, et l'avant-garde des Espagnols put rejoindre Moscoso. Mauvilla fut brûlée. Des milliers d'Indiens fusent tués et les Espagnols perdirent quatre-vingt-deux hommes et quarante-deux chevaux.

De Soto ne continua pas sa route vers la baie d'Achusi, où ses vaisseaux devaient l'attendre à leur retour de la Havane. Il se dirigea de nouveau vers le nord, vers la terre promise de l'or. Au lieu de trouver des trésors, comme au Pérou, il fut attaqué dans le pays des Chicassas et perdit quarante hommes, cinquante chevaux et tout son bagage. Les Espagnols se trouvèrent presque sans vêtements et sans armes, mais leur chef les ranima, et ils retrempèrent leurs épées, firent de nouvelles lances et des boucliers et fabriquèrent des vêtements.

En avril 1541 de Soto arriva au bord d'une immense rivière. Il découvrit le Mississipi, vers le trente-cinquième degré de latitude et non loin de l'embouchure de l'Arkansas. On dit qu'avant de Soto Alvarez de Pineda avait découvert le Mississipi en 1519 et l'avait nommé Rio del Espiritu Santo. La plupart des historiens contemporains sont de cet avis, mais d'autres prétendent que Pineda découvrit l'Alabama et non le Mississipi.

De Soto traversa le grand fleuve, et après s'être dirigé pendant quelque temps vers le nord le froid devint intense. Les souffrances des explorateurs furent telles et les Indiens si hostiles que de Soto résolut de retourner

au Mississipi et de descendre ce fleuve en bateau jusqu'à son embouchure. Il arriva au village de Guachoya, à environ vingt milles au-dessous de l'embouchure de l'Arkansas, et là l'intrépide capitaine expira, le 5 juin 1542. Il fut enseveli dans les flots du grand fleuve qu'il avait découvert. Ses compagnons, conduits par Luis de Moscoso, réussirent à descendre le Mississipi et atteignirent la côte du Mexique, après avoir enduré les plus grandes souffrances.

L'expédition de Hernando de Soto est intéressante et romanesque mais n'eut aucun résultat, au point de vue de la colonisation de la Floride. Il faut attendre encore près d'un siècle et demi pour voir d'autres Européens à l'embouchure du Mississipi, et en 1682 Robert Cavelier de la Salle érigera une croix sur le bord du golfe du Mexique et donnera au vaste pays, arrosé par le grand fleuve, le doux nom de Louisiane.

ALCÉE FORTIER.

Robert Cavelier de La Salle.

Robert Cavelier naquit à Rouen, le 21 novembre 1643, d'une riche famille de la bourgeoisie. Il prit le nom de La Salle d'une terre près de Rouen et sut rendre ce nom illustre. Dans sa jeunesse il fit partie de l'ordre des Jésuites, mais à sa demande il fut relevé de ses vœux en 1667 et alla la même année à Montréal, où il avait un frère, Jean Cavelier, prêtre de l'ordre de St-Sulpice. Les Sulpiciens, à cette époque, étaient les seigneurs féodaux de Montréal, et La Salle obtint d'eux la concession gratuite d'un domaine à l'endroit nommé mainte-

nant La Chine, et situé à huit ou neuf milles de Montréal. Il commença à y établir une colonie, mais désireux d'explorer le grand fleuve dont parlaient les Indiens, il vendit sa seigneurie. Il obtint le consentement du gouverneur du Canada, Courcelle, et de l'intendant, Talon, et se joignit à une expédition entreprise par les Sulpiciens. Ce fut le 6 juillet 1669 que La Salle commença son premier voyage d'exploration. Il quitta bientôt ses compagnons, les Sulpiciens, et il découvrit, sans aucun doute, la rivière Ohio, et, dit Parkman, "selon toutes probabilités, la rivière des Illinois aussi." Ce furent, cependant, d'autres explorateurs qui eurent l'honneur de découvrir le Mississipi de nouveau, après de Soto.

Les Jésuites avaient établi des missions sur les bords des grands lacs, et Jacques Marquette était un des missionnaires les plus zélés et les plus courageux. Il fut choisi pour accompagner Louis Joliet dans une expédition organisée par Talon et approuvée par le comte de Frontenac, après que l'intendant eut quitté la colonie. Joliet et Marquette eurent le bonheur de découvrir le Mississipi, le 17 juin 1673. Ils descendirent le fleuve dans leurs pirogues jusqu'à l'embouchure de l'Arkansas et constatèrent que le Mississipi tombe dans le golfe du Mexique, et non dans le golfe de Californie, comme le prétendaient quelques-uns. Le 17 juillet ils rebroussèrent chemin. Joliet alla à Québec et Marquette retourna à sa mission. En 1675 il tâcha de fonder une mission parmi les Illinois et il mourut d'épuisement en route. Il fut un martyr, comme ses prédécesseurs, Brébeuf, Jogues et tant d'autres.

Les découvertes de Marquette et de Joliet sont très importantes, mais les explorations de La Salle le sont encore davantage. Bien que tout le pays entre les

grands Lacs et le Golfe du Mexique fût soumis au roi de France, La Salle voulut établir des postes dans la vallée du Mississipi pour maintenir les Indiens et un fort à l'embouchure du grand fleuve pour tenir en échec les Anglais et les Espagnols. L'illustre Frontenac approuva ce plan et marcha hardiment jusque chez les Iroquois. Quoiqu'il n'eût qu'une petite troupe de soldats et de volontaires il intimida les Indiens et construisit sur le lac Huron un fort que La Salle nomma Frontenac, et dont il obtint la concession pendant un voyage qu'il fit en France en 1674.

Sa seigneurie prospéra, mais il ne tenait pas aux richesses. Il repartit pour la France en 1677 et obtint du roi, en 1678, des lettres patentes qui l'autorisaient à explorer la Nouvelle France, à y construire des forts, et à trouver un passage au Mexique, pourvu que l'entreprise ne durât pas plus de cinq ans. Il eut aussi le monopole du commerce des peaux de buffles.

La Salle rencontra à Paris Henri de Tonty, qui s'embarqua avec lui pour le Canada et devint son lieutenant le plus habile et le plus dévoué. Tonty était Italien et n'avait qu'une main, mais il avait remplacé par une main de fer celle qui lui manquait. On ne peut voir dans l'histoire d'Amérique de personnage plus sympathique. En arrivant à Québec La Salle y trouva le père Hennepin, qui devait jouer un rôle important dans l'expédition projetée. Hennepin appartenait à l'ordre des Récollets et s'était établi au fort Frontenac en 1675. C'était un homme énergique et intelligent, mais présomptueux et, apparemment, peu véridique.

La première édition de sa Relation est importante et assez exacte, mais après la mort de La Salle de fausses assertions parurent dans le livre de Hennepin. Lui et Lamothe précédèrent La Salle au Niagara, et à deux

lieux au-dessus des chutes, celui-ci résolut de construire un bâtiment. Peu après il partit à pied pour le Fort Frontenac, à 215 milles. Le bâtiment fut achevé par Tonty et fut nommé "le Griffon," mais il se passa plusieurs mois avant le retour de La Salle. Lorsqu'il revint il annonça que ses créanciers avaient saisi ses propriétés au Canada, mais ce malheur ne l'arrêta pas. Il partit sur le lac Erie à bord du "Griffon," atteignit la mission des Jésuites à Michilimackinac, entra dans le lac Michigan, et à la Baie Verte rencontra plusieurs de ses hommes qui avaient une grande quantité de pelleteries. La Salle se décida malheureusement à envoyer ces pelleteries à Niagara par le "Griffon," et il n'eut jamais de nouvelles de son bâtiment. La Salle et ses hommes continuèrent leur route en pirogues, entrèrent dans la rivière St-Joseph chez les Miamis, puis, portant leurs pirogues sur leurs épaules, ils arrivèrent à la rivière des Illinois. Dans le pays des Illinois La Salle construisit le Fort Crèvecœur. Là plusieurs de ses hommes l'abandonnèrent, et ayant grand besoin de secours, il partit à pied pour se rendre au Fort Frontenac, et ordonna de construire un autre bâtiment en son absence. Avant son départ il envoya le père Hennepin pour explorer la rivière des Illinois jusqu'à son embouchure.

Hennepin partit pendant l'hiver de 1680, accompagné de Du Gay et d'Accau. Ils furent pris par des Sioux et menés au Mississipi. Près des chutes de Saint-Antoine ils rencontrèrent un célèbre coureur de bois, du Lhut, et quatre Français. Ceux-ci promirent de porter des marchandises aux Indiens, et les sauvages permirent à Hennepin et à ses compagnons de partir avec du Lhut. Le voyage de Hennepin est très important, mais cet explorateur prétendit plus tard avoir descendu le Mississipi jusqu'à son embouchure, avant La Salle. Ceci n'est

pas vrai, mais nous devons dire, pour rendre justice à Hennepin, que quelques historiens modernes affirment que l'on doit acquitter le révérend explorateur de l'accusation de mensonge et de plagiat. D'après Gilmary Shea et autres écrivains, les éditeurs hollandais de la seconde édition de la Relation de Hennepin ajoutèrent dans son livre, sans qu'il le sût, les Relations du voyage de La Salle jusqu'au Golfe du Mexique, en 1682.

Après soixante-cinq jours de fatigues inouïes La Salle arriva au Fort Frontenac, et là il reçut une lettre de Tonty lui annonçant la désertion de la plupart des hommes qu'il avait laissés au Fort Crèvecœur. Il réussit à punir quelques-uns des déserteurs et partit pour rejoindre Tonty.

Pendant l'absence de La Salle les Iroquois envahirent le pays des Illinois et détruisirent presque entièrement cette tribu. Tonty essaya de protéger les Illinois et faillit être tué par les Iroquois. Un de ses compagnons, le vieux père Ribourde, fut assassiné, et Tonty, le père Zénobe Membré, Boirondet et deux hommes réussirent à grand'peine à s'échapper. La Salle fit une alliance avec les Miamis et d'autres tribus, rencontra Tonty à Michilimackinac et revint avec lui au Fort Frontenac pour entreprendre pour la troisième fois de descendre le Mississipi jusqu'à son embouchure. Nous devons admettre que cet homme avait une persévérance et un courage extraordinaires.

La Salle était accompagné de Tonty, de vingt-trois Français, dix-huit Indiens, dix Indiennes et trois enfants Indiens. Ils transportèrent leurs pirogues de la rivière Chicago à celle des Illinois, et le 6 février arrivèrent au Mississipi. Le 24 février ils campèrent près des troisièmes hauteurs des Chicassas, et là Pierre Prudhomme, étant allé à la chasse, se perdit dans les bois pendant six

jours. La Salle donna au fort qu'il construisit en cet endroit le nom du malheureux chasseur.

Les explorateurs n'eurent pas d'autre mésaventure et furent bien reçus par les Indiens qui demeuraient sur les bords du fleuve et qui appartenaient aux tribus des Arkansas, des Tensas, des Natchez, des Coroas, des Oumas et des Quinipissas.

Le 6 avril 1682 La Salle arriva à un endroit où le fleuve se divisait en trois chenaux. Il descendit celui de l'ouest et envoya quelques-uns de ses hommes pour explorer les deux autres. Ils atteignirent bientôt le Golfe, et La Salle prit possession, au nom de Louis XIV, du fleuve, de ses affluents et de toutes les terres arrosées par ces différents cours d'eau. Il planta une colonne portant les armes de la France, le nom du roi et la date de la prise de possession. Il planta aussi une croix près de la colonne et nomma la région, Louisiane, d'après le Grand Roi.

Le célèbre explorateur avait réussi dans ses efforts et avait descendu le Mississipi jusqu'à son embouchure. Il voulut maintenant coloniser la Louisiane, et afin d'affirmer sa position au nord, il créa dans le pays des Illinois un établissement d'Indiens, qu'il appela le Fort St-Louis. Peu après, malheureusement, son protecteur, le comte de Frontenac, fut rappelé en France, et le nouveau gouverneur, Le Febvre de la Barre, le déposséda du Fort St-Louis. La Salle partit pour la France pour se faire rendre justice et pour présenter au roi son plan pour établir une colonie à l'embouchure du Mississipi. Il obtint une audience de Louis XIV, et son plan fut accueilli favorablement par le roi et par le ministre Seignelay, le fils de Colbert.

La Salle fut autorisé à fonder un établissement à l'embouchure du Mississipi, et la Barre reçut ordre de le

remettre en possession du Fort St-Louis. On donna à l'explorateur quatre bâtiments, et il emmena des soldats, des artisans, plusieurs familles de colons, et quelques jeunes filles. Il eut aussi pour compagnons, son frère Cavelier et trois prêtres Sulpiciens, trois Récollets, Zénobe Membré, Anastase Douay, Joutel, et Maxime Le Clerc. Malheureusement on divisa le commandement. Beaujeu devait commander les navires et La Salle indiquer la route à suivre et commander les hommes sur terre. Comme il arrive généralement les deux chefs de l'expédition ne s'accordèrent pas.

Les bâtiments partirent de la Rochelle le 24 juillet et arrivèrent à St-Domingue après un voyage de deux mois. La Salle tomba gravement malade, et lorsqu'il se remit en route il devint irritable et s'accorda avec Beaujeu encore plus mal qu'auparavant. Les explorateurs entrèrent dans le Golfe du Mexique, et allèrent au delà de l'embouchure du Mississipi jusqu'à la côte du Texas. La Salle se trompa et crut que la baie de Matagorda était une des bouches du Mississipi. Il résolut d'établir sa colonie dans cet endroit, et Beaujeu retourna en France. Un des navires de La Salle, "l'Aimable," fut perdu, et peu après le départ de Beaujeu, on s'aperçut que l'on n'était pas à l'embouchure du Mississipi. L'infatigable explorateur ne perdit pas courage; il construisit un autre Fort St-Louis, et partit pour retrouver la "fatale rivière." Il confia le commandement du fort à Joutel, l'historien de l'expédition et le plus fidèle ami de La Salle. Celui-ci fut absent plusieurs mois, mais ne put retrouver le grand fleuve. A son retour son seul navire, "La Belle," fut perdu et il ne fut plus possible de parvenir au Mississipi par mer. La Salle résolut alors de se rendre au Canada pour obtenir des secours pour sa colonie.

Aucun obstacle ne pouvait décourager cet homme intrépide : traverser à pied la moitié d'un continent lui paraissait possible, et il eût réussi sans la trahison de quelques-uns de ses compagnons.

Il partit avec seize de ses hommes, parmi lesquels se trouvaient Joutel, son frère Cavelier, ses neveux Moranget et le jeune Cavelier, Anastase Douay, Duhaut, Teissier, le chirurgien Liotot, l'Allemand Hiens, l'Archevêque, domestique de Duhaut, Nika, le chasseur de La Salle, et Saget, son domestique.

Il paraît que l'illustre explorateur n'était pas aimé de ses hommes, qui ne pouvaient comprendre ses grands projets et apprécier son courage indomptable. Son neveu Moranget était emporté et offensa Duhaut. Celui-ci conspira avec Teissier, Liotot, Hiens et l'Archevêque, et dans une expédition qu'ils firent ensemble pour se procurer des vivres, ils assassinèrent dans leur sommeil Moranget, Nika et Saget.

La Salle, ne voyant pas revenir Moranget, alla à sa recherche avec le frère Anastase et un Indien. Il rencontra Duhaut qui lui parla avec insolence. Il s'avança pour le châtier et fut tué d'un coup de feu. Ainsi mourut, le 18 mars 1687, un des hommes les plus remarquables que l'histoire nous présente. Il ne réussit pas à créer un établissement en Louisiane, mais ses explorations permirent à Iberville et à Bienville de fonder une colonie sur les bords du fleuve immense parcouru par lui.

Cavelier et son neveu, Joutel, Teissier et Anatase Douay parvinrent au fort St-Louis des Illinois. Tonty, le chevaleresque compagnon de La Salle, en 1686, avait descendu le Mississipi jusqu'à son embouchure, pour rencontrer son chef, et ne l'ayant pas vu, lui écrivit une lettre qui tomba plus tard entre les mains d'Iberville et fut de grand secours à cet explorateur.

Tonty tâcha de secourir le Fort St-Louis, du Texas, mais ne put arriver à cet établissement. Les Espagnols firent une expédition pour chasser les Français d'un territoire réclamé par les premiers, mais ne trouvèrent personne au fort de La Salle. Il est probable que les malheureux colons furent massacrés par les Indiens.

De tous les explorateurs dont nous voyons les noms dans l'histoire de la colonisation du Nouveau Monde, nul ne montra un plus ferme courage, une plus haute intelligence, que Robert Cavelier de la Salle.

ALCÉE FORTIER.

François Le Maire,

PRÊTRE PARISIEN DE LA MAISON ET SÉMINAIRE DES MISSIONS ÉTRANGÈRES.

MÉMOIRE SUR LA LOUISIANE—1717.

Il y a quelques mois, le Mémoire dont le titre précède était offert en vente dans le catalogue d'un libraire de Paris, France, qui ajoutait que ce manuscrit provenait des Collections de feu M. Pierre Margry. J'en devins l'acquéreur, et ayant, par l'examen des publications de M. Pierre Margry, acquis la conviction que ce mémoire très intéressant était inédit, je l'offre aux lecteurs des COMPTES-RENDUS de l'Athénée Louisianais.

Lorsque la France se mit sérieusement à coloniser la Nouvelle France, elle envoya avec les colons, non seulement des soldats pour les protéger contre les Indiens, mais aussi des prêtres missionnaires, dont la mission ne consistait pas seulement à convertir les

Indiens, mais aussi à parcourir le pays et à communiquer à leurs supérieurs, ou au Conseil Souverain de la Marine, les découvertes qu'ils pouvaient faire.

Tous ces missionnaires, qu'ils fussent Jésuites, Récollets, Sulpiciens ou membres des Missions étrangères, se firent remarquer par leur zèle dans la découverte des parties les plus reculées des nouvelles colonies de la France.

Pierre Margry, dans le volume VI, pages 184, 185, 186, de son grand ouvrage : Mémoires et documents pour servir à l'histoire des origines françaises d'outre-mer—Découvertes et établissements des Français dans l'ouest et le sud de l'Amérique septentrionale (1614-1754) —Mémoires originaux et inédits recueillis par Pierre Margry, Paris, 1879-88—six forts volumes grand in-8, cartes et portraits—a publié un extrait d'un mémoire de M. Le Maire, missionnaire, daté du 15 janvier 1714 : Le Missouri remonté à plus de quatre cents lieues—Le voyage de Lahonton est regardé comme faux....(Archives de la Marine, correspondance générale de la Louisiane.)

A la page 83, No. 389, du catalogue d'ouvrages sur l'histoire de l'Amérique, etc., rédigé par G. B. Faribault, avocat, Québec, 1837, le manuscrit que je fais imprimer pour la première fois, est ainsi décrit : Le Maire (François), prêtre. Mémoire historique sur la Louisiane, pour être présenté avec la carte de ce pays, au Conseil Souverain de la Marine de France. Dressé le 27 mai 1717 (?) (manuscrit).... " Ce manuscrit était conservé, à Paris, entre les mains du père de l'auteur. Il contient bien des observations nouvelles et fort curieuses. " *M. de Fontette.*

M. de Fontette est mieux connu sous le nom de Fevret de Fontette (Charles Marie), magistrat, littérateur et bibliographe français, né à Dijon en 1710 ; il est mort dans la même ville en 1772.

Je n'ai jamais pu me procurer ni même voir la carte qui devait accompagner le Mémoire de M. François Le Maire, de 1717; mais j'ai en ma possession deux exemplaires d'une carte de G. de l'Isle, géographe, à Paris; l'un publié par l'auteur en grand format sur papier fort, l'autre sur papier mince et de petit format, par Jean Frédéric Bernard; cette dernière carte fut publiée par Bernard pour illustrer les voyages du Père Hennepin contenus dans les volumes V et IX de son recueil des Voyages au Nord en 10 volumes.

Le titre de cette carte est le suivant: Carte de la Louisiane et du cours du Mississipi. Dressée sur un grand nombre de Mémoires entre autres sur ceux de M. Le Maire, par Guillaume De l'Isle, de l'Académie Royale des Siences; la date de la publication de ces cartes vers 1720.

GUSTAVE DEVRON, M. D.

Extrait d'un Mémoire sur la Louisiane pour être présenté avec la carte de ce pays au Conseil Souverain de la Marine. Par François Le Maire, prêtre parisien, Missionnaire Apostolique de la Maison et Séminaire des Missions Étrangères de Paris, daté du Fort Louis de la Louisiane, 7 mars, 1717.

Un vaste pays comme la Louisiane serait difficile à gouverner s'il n'avait pas de rivières navigables par le moyen desquelles on pût avoir une prompte communication d'une de ses extrémités à l'autre. Or c'est ce dont la nature a pourvu la Louisiane abondamment, on peut dire même qu'elle en est en quelque sorte surchargée. Je ne m'arresteray pas à parler de toutes en

particulier et j'avertis seulement que presque toutes celles que j'ay marquées dans ma carte sont navigables les unes plus, les autres moins. Au reste quelque brièveté que je me propose, je ne puis m'empêcher de parler du Mississipi, du Missouri, de la Rivière Rouge, du Rio Bravos, d'Ouabache et de quelques autres dont le cours traverse et coupe notablement le terrain de la Louisiane ; à l'égard des autres moins principales un coup d'œil sur ma carte suffira pour contenter les curieux.

Du Mississipi ou fleuve St-Louis.

Le Miciscipi (sic) ou fleuve St-Louis, connu des Espagnols sous le nom de Rio de la Palissada à cause de la grande quantité de bois qu'il charrie dans les hautes eaux, est un des plus grands fleuves de l'Amérique septentrionale. Il traverse la Louisiane du Nord au Sud par un large canal navigable pendant plus de 450 lieues ; ce qui le rend un peu incommode à la navigation, ce sont les fréquents détours qui demandent à tout moment un changement de vent ce qui est cause qu'en le montant on ne se fonde que sur l'aviron et presque point sur les voiles. Je dis en montant car en descendant le courant emporte assez surtout quand les eaux sont grosses comme en avril et may, pendant lesquels mois il ne faut que quatre ou cinq semaines pour descendre des Illinois à la mer. Ce fleuve est si différent de lui-même dans les hautes et basses eaux qu'il devient méconnaissable à ceux qui l'ayant monté au commencement du printemps le descendent après qu'il a crû par la foute des neiges et glaces du Nord. C'est la raison pour laquelle j'ai négligé de mettre dans ma carte les îles marquées dans les anciennes, parceque ou ces îles changent toutes les années de place ou elles se trouvent quelquefois absorbées dans les grands débordements. Le Mississipi n'est

pas habitable partout le long de son bord, mais seulement aux endroits où son rivage forme des écores un peu élevés, ce qui ne se rencontre que de loing en loing. Les sources de ce fleuve sont vers les Sioux de l'ouest. Il reçoit en descendant plusieurs rivières considérables qui grossissent notablement ses eaux. Les principales sont le Missouri, Ouabache ou fleuve St Jérome, la rivière des Arkansas, la rivière Rouge et quelques autres moins considérables.

Le Mississipi est la clef de tout le pays par la communication qu'on a par son moyen avec les lacs qui mènent en Canada. C'est par la connaissance que les Anglais ont de sa conséquence qu'ils ont fait en différents temps de grands efforts pour s'en rendre les maîtres, le dernier effort qu'ils firent fut en 1714, mais comme je l'ai déjà remarqué ce dessus Dieu rompit ce coup et par la mort du ministre Yousse, le chef de leur ambassade aux Indiens du Mississipi et par la révolte des sauvages des environs de la Caroline.

La plus fameuse rivière qui tombe dans le Mississipi est le Missouri. Quand je dis que le Missouri tombe dans le Mississipi, je suis la commune manière de parler, car il n'y a pas plus de raison de croire que c'est le Mississipi qui reçoit le Missouri que pour dire que c'est celui-là qui tombe dans celuy-ci. Le Missouri a le même défaut que le Mississipi par ses détours continuels, mais son lit est plus constant (de l'embouchure du Missouri à la rivière de Panis il y a par eau 172 lieues et par terre 77). Ses rives sont de vastes campagnes à perte de vue, entrecoupées de petits ruisseaux que bordent de temps en temps de petits bosquets qui forment les plus beaux paysages du monde. On voit le long de son cours des prairies dont les herbes sont si hautes qu'à peine un homme à cheval s'y peut apercevoir. Ce sont ces

paturages qui y attirent presque toutes les bêtes fauves du pays. Outre les chevreuils et les bœufs sauvages qui s'y rencontrent partout on y voit des cerfs sans nombre et autres animaux qui ne se trouvent pas ailleurs. En un mot tout le pays qu'arrose le Missouri est si fertile, si beau et si tempéré qu'on peut le regarder comme le paradis terrestre de l'Amérique septentrionale. *L'on ignore encore les sources du Missouri*, mais on a de grandes raisons de croire qu'elles ne sont pas loin du lieu où le Rio Bravo sort de celui-ci, et il y a grande apparence que la fourche du Rio Bravo est à l'endroit que j'ai marqué dans le nota mis à côté du Missouri, lequel il faudra suivre en mettant cette carte au net. J'aurais épargné aux autres cette peine si le temps et le papier ne m'eussent pas manqué.*

Quoique les habitations espagnoles sur le Rio Bravo ne passent pas le 37e degré et par conséquent n'atteignent point le lieu où celuy-cy se sépare du Missouri à cause de la vigoureuse résistance des Indiens qui sont par delà cette hauteur du pôle, cependant on a appris par le rapport des nations les plus reculées du Missouri qu'en de certains temps, de petites caravanes d'aventuriers espagnols passent à gué celui-ci vers ses sources avec plusieurs chevaux et qu'ils vont traiter avec quelques nations à l'ouest ou nord-ouest du Fer Jaune. C'est ainsi que s'expriment ces sauvages. Or ce fer jaune ne peut être que de l'or, car il n'y a que ce métal qui ait cette couleur en sortant de la mine. J'ai

*En remettant ceci, il m'est venu à l'esprit un doute sur la sortie du Rio Bravo de la Rivière du Missouri à cause de la différence de leurs eaux, celles du Missouri étant troubles au lieu que celles de la Rivière Bravo sont claires, de sorte que je crois que j'aurais mieux rencontré de dire simplement que si le Rio Bravo n'est pas une branche du Missouri du moins celui-ci a ses sources bien proches du cours de celui-ci. Suivez la carte du Cours du Missouri et corrigez ma grande.

fait ce que j'ai pu pour découvrir la vérité de ce grand lac d'eau salée dont parle le Baron de la Hontan sur lequel sont des nations plus civilisées que ne sont communément les sauvages. Les Français qui ont voyagé dans le Missouri m'ont assuré qu'il court parmi les sauvages de ces nations quelques bruits qui semblent confirmer ce que dit la Hontan. Les Espagnols du Nouveau Mexique que j'ay interrogés là dessus à Pensacola m'ont assuré qu'ils avaient entendu dire qu'il y avait à l'ouest vers la hauteur du pôle 45 à 46° de grandes villes peuplées de sauvages assez polis, qui parlaient mexicain et qu'on croyait que c'étoient des Mexicains mêmes qui s'étaient retirés là dans le temps de la prise de Mexico. Enfin j'ai trouvé dans un livre espagnol composé par un Dominicain nommé le Père Gonçalez de Mendoça et imprimé à Madrid en 1586, 67 ans après la prise de Mexico, que lorsqu'on fit la découverte du nouveau Mexique en 1583 les Indiens nommés Zuni ou Cibola dirent aux Espagnols qu'à 60 journées vers le Nord ou Nord-ouest il y avait un lac * d'une grande étendue sur les bords duquel il y avait plusieurs grandes villes où il se trouvait bien des richesses et que sur cette nouvelle un capitaine espagnol partit de Cibola pour découvrir ces peuples, mais l'eau venant à lui manquer il retourna sur ses pas après 14 jours de chemin. Cela me semble avoir quelque rapport avec ce qu'a écrit le Baron de la Hontan et il n'y a que la longueur du chemin qui me fasse de la peine, car il me semble qu'il devrait être plus court. Voilà tout ce que j'ai pu savoir là-dessus. On ne pourra guère en savoir plus, qu'à *mesure que cette colonie se multipliera*, alors on sera en état de tenter ces découvertes aussi bien que celle de la

* La vérité de cette relation m'a été confirmée depuis peu par le Sr. de St-Denis.

mer de l'ouest sur laquelle à l'occasion du Missouri qui est la rivière la plus propre par laquelle on puisse tenter sa découverte, je ferai icy une courte digression pour la satisfaction des curieux.

On entend communément par la mer de l'ouest, celle qui dans l'hémisphère septentrionale de la terre est interposée entre la partie la plus orientale du nord de l'Asie et la plus occidentale de l'Amérique septentrionale, ou pour m'expliquer en d'autres termes, celle qui baigne à l'ouest les côtes de l'Amérique qui est la plus au nord, ainsi chercher la mer de l'ouest, c'est chercher l'extrémité du continent de l'Amérique septentrionale du côté de l'ouest. Il y a grande apparence que les Espagnols qui ont déjà jeté quelques colonies dans la Californie ont quelque connaissance de cette mer, mais que par politique et pour dérober cette connaissance aux autres nations, ils continuent d'agir comme si ils ne l'avaient pas. Peut-être aussi qu'ils n'en savent pas plus que nous là-dessus, leur coutume étant en partant d'Acapulco pour les Philipines de cingler en pleine mer à l'ouest et non de cotoyer la Californie. Ayant supposé ce que c'est que cette mer, il s'agit d'examiner comment on en pourrait faire la découverte par mer et par terre. C'est pourquoy je remarque d'abord qu'il y a deux manières de tenter cette découverte, par mer et par terre. Par mer par deux voies. La première en pénétrant la mer Vermeille et côtoyant la côte occidentale de l'Amérique septentrionale, mais les Espagnols ne seraient pas d'humeur à le permettre. La deuxième voye par mer est certaine mais presque impraticable. Ce serait de passer à travers les grandes bayes qui sont au nord du Canada. Cette voie est certaine parceque les grands courants qu'on remarque en certains tems sortir avec impétuosité de ces bayes et en d'autres y rentrer sans que leurs eaux

croissent ou diminuent sont une marque infaillible que ces eaux ont une décharge dans la mer de l'ouest. Une autre preuve de cette communication, c'est qu'il me souvient avoir leu autrefois dans Jean Hornum qu'on avait trouvé il y a quelques cent années (car l'époque précise ne m'est plus présente pour n'avoir pas ce livre qu'on trouvera aisément à Paris), qu'on avait dis-je trouvé dans la mer du Nord sur les côtes de la terre de Labrador les débris d'un bâtiment que sa forme faisait juger être de la Chine ou du Japon—et qu'il y a grand apparence que quelque tempête avait poussé de la mer de l'ouest à travers la baie d'Hudson, ce qui prouve la certitude de cette voie, mais que j'ai dit estre presque impraticable à cause des glaces et froids insupportables de ces quartiers, peut-être pourtant qu'on pourrait surmonter ces difficultés en choisissant bien son temps, pour traverser ces bayes.

La 3e voie qui est par terre est de traverser les terres qui sont à l'ouest de la Louisiane supérieure ou septentrionale. Il est à remarquer sur cette 3e voie que plus on s'élève dans le Nord pour commencer la recherche de cette mer à l'ouest et moins on aura de chemin à faire pour la rencontrer, mais parce que s'élevant trop dans le Nord on serait trop exposé à de grandes difficultés, à raison du froid et des glaces, il faut prendre un milieu raisonnable et ce milieu serait de chercher cette mer, en commençant sa route à l'ouest par la hauteur des 45, 46, 47°. On s'éleverait facilement à cette hauteur en remontant le Missouri ou le Moingona jusqu'à leurs sources et quand on y serait arrivé, il s'agirait alors de chercher quelque rivière navigable qui eut son cours à l'ouest ou nord-ouest pour s'y embarquer et la suivre. Il est presque indubitable qu'une telle rivière étant une fois trouvée où elle conduirait à la mer de l'ouest ou du moins dans

quelque autre rivière du lac qui aurait sa décharge à l'ouest, et ainsi de rivière en rivière on tomberait enfin dans cette mer. Il m'est tombé entre les mains un manuscrit de deffunt M. La Salle où j'ay trouvé que dans la recherche qu'il fit par les terres du Mississipi les sauvages des environs des Illinois lui dirent que la rivière des Osages avait sa source à deux journées de la mer de l'ouest et qu'il ne fallait que 18 à 20 jours pour la remonter. Ce qui nous donnerait la mer de l'ouest à 221 lieues de l'embouchure de la rivière des Osages dans le Missouri ; mais de deux choses l'une, ou ces sauvages en imposèrent à M. La Salle ou celuy-ci a pris le Missouri pour la rivière des Osages. Je crois d'autant plus aisément ce dernier que dans ce manuscrit il n'est pas parlé du Missouri lequel n'aurait pas été omis s'il n'eut été pris pour la rivière des Osages.

Si on savait quel rhumb de vent court la côte occidentale de l'Amérique septentrionale, on dirait à peu près le chemin qu'il y aurait à faire par terre pour parvenir jusqu'à la mer de l'ouest, mais comme on l'ignore, on ne peut marcher qu'à tâtons. Il y a néanmoins grande apparence que cette côte court au nord-est jusqu'assez près du cercle polaire, car il y a longtemps que des Nipissingues, nation qui habite dans le Canada sur un lac du même nom, ont fait des courses par terre à l'ouest jusqu'à cette mer sur laquelle ils assurent même avoir vu des bâtiments à la voile, or il n'est pas vraisemblable qu'ils eussent rencontré cette mer où ils disent l'avoir rencontrée, si cette côte ne faisait à peu près ce rhumb de vent.* J'avoue de bonne foi que je ne comprends pas bien l'avantage qu'on trouverait de cette découverte

* Je viens d'apprendre qu'un chef d'une nation des plus reculées qu'on connaisse sur le Missouri a assuré aux Français qu'au pied de la même montagne d'où sort le Missouri, il sort du costé de l'ouest une rivière qui tombe dans la mer de l'Ouest.

de la mer de l'ouest par les terres. Je trouve dans cette recherche plus de curiosité que d'utilité et quand je pense que tout bien supputé, il y a des environs des sources du Missouri jusqu'à la terre d'Asie jusques à 1440 lieues d'espace, compris tant de terre que de mer, à quoi il faut ajouter le chemin du Missouri à l'île Dauphine et de l'île Dauphine en France, je crois qu'une telle route ne ferait pas diminuer le prix des marchandises qui nous viennent des Indes Orientales, mais je m'aperçois que ma digression pourrait ennuyer, aussi je reprends le fil de ma narration.

La différence des langues de la plupart des peuples de la Louisiane fait naturellement conclure qu'ils n'ont pas tous une même origine, ce que prouve encore la diversité des mœurs et du gouvernement. Voici en abrégé ce que je pense de l'origine des sauvages de la Louisiane et par occasion de celle de tous les autres peuples de l'Amérique de quoy je remets les preuves en un autre temps.

L'Amérique reçut ses premiers habitans de l'Europe par le Groënland, de l'Afrique par des colonies de Carthaginois devant et après les guerres puniques, de l'Asie même par des passages qui nous sont inconnus mais qu'on peut aisément deviner dans le fond de l'ouest de l'Amérique la plus septentrionale. Les Carthaginois qui sont des descendans des Phéniciens et des Chananéens dépossédés de leur ancien pays par les Juifs, sont venus constamment par mer dans l'Amérique. Comme ils ont toujours passé parmi les anciens pour de grands navigateurs, ils gagnèrent premièrement par mer les îles de St-Domingue et de Cuba qu'on commençait à prendre dès lors pour la terre atlantique de Platon, de Cuba quelques-uns passèrent dans la Floride et la Louisiane où ils se mêlèrent avec ceux qui ayant passé dans l'Amérique par le Groënland s'étaient le plus avan-

cés vers le sud. Pour ce qui est des habitans qui sont passés de l'Asie, il paraît que sans s'arrêter dans l'Amérique septentrionale, par laquelle néanmoins ils étaient d'abord entrés, mais qu'ils trouvèrent vraisemblablement déjà occupée, ils pénétrèrent par l'isthme de Panama jusqu'à l'Amérique méridionale, et que s'il en est resté quelques uns en deça de la ligne ce sont ceux du vieux Mexique.

Sur ce plan général de l'origine des nations de l'Amérique, on voit que je fais venir les premiers habitans de la Louisiane de deux côtés, par le nord du Groënland et pays adjacents, d'où sont venus aussi tous les sauvages du Canada, et par le sud ou sud-est de l'Afrique, où pour parler plus distinctement de la Phénicie. Comme les Phéniciens ou Carthaginois avaient demeuré longtemps parmi les juifs sous le nom de Chananéens ils avaient tiré des juifs bien des connaissances, et pris d'eux beaucoup de leurs coutumes qu'ils avaient mêlées avec celles qu'ils avaient d'ailleurs. C'est par exemple de cette ancienne communication avec les juifs qu'ont eue les ancêtres des peuples de la Louisiane, que ceux-ci ont conservé quelque idée du déluge universel et certaines coutumes, toutes juives, comme de ne pas manger de certains animaux, d'user de beaucoup de purifications et de n'avoir aucun commerce avec leurs femmes et les obliger même de vivre en plein air et séparées sans rien toucher de leurs petits meubles, quelques jours après leur couche et pendant tout le temps qu'elles souffrent les incommodités ordinaires au sexe, et pour ce qui est des mœurs des anciens Chananéens on en voit des vestiges si sensibles parmi plusieurs nations de la Louisiane qu'on ne peut guère douter qu'elles en descendent. Le feu perpétuel qu'entretiennent quelques uns de ces peuples, les sacrifices qu'ils font quelquefois au feu de leurs

enfans, enfin certaines petites idoles qu'on voit dans leurs temples et qui m'ont tout l'air des dieux Malochet et Dagon me confirment de plus en plus cette opinion.* La récapitulation de tout cet article c'est que ceux des peuples de la Louisiane parmi lesquels on remarque quelques vestiges de religion descendent des Chananéens et que ceux-ci qui n'ont aucun culte religieux sont venus par le nord de Groënland.

La Louisiane n'a que deux colonies d'Européens dont nous formons la plus considérable, l'autre est celle des Espagnols de Pensacola. Je ne compte pas pour une colonie l'établissement que ceux-ci viennent de faire aux Cenis et je compte encore moins sous ce nom les magasins que les Anglais avant la révolte des Indiens avaient étably chez plusieurs de nos nations. Les Espagnols avaient autrefois un fort avec une garnison de quarante soldats aux anciens Apalaches, dans l'angle que forme avec la grande terre la pointe de la Floride dite de Yucatan, mais ils en ont été chassés par les Alibamons aidés des Anglais.

Pensacola, qui s'appelle aussi El Presidio de San Carlos de Austria, du nom du défunt roi d'Espagne et Santa Maria de Galvez de celuy du vice-roy sous lequel se fit cet établissement, est moins une colonie qu'une garnison et moins un fort qu'une espèce de coral. On n'a gardé nulles règles dans sa construction. Il est commandé du côté de la terre par deux éminences à la portée de fusil, du costé de la mer les flots ont déjà mangé et ruiné un de ses bastions et menacent le reste d'une

* Il m'est tombé entre les mains une petite idole prise dans le temple des Tonikas, nation qui se dit venir de l'ouest, laquelle était si semblable aux petites idoles des Chinois que je ne saurais m'empêcher de croire qu'elle ne vint de ces côtés-là. Ce qui prouverait qu'il est passé ces quelques nations de l'Asie et qu'il en serait resté quelques unes en notre Louisiane même.

ruine prochaine. Il n'y a pas un canon monté, du moins qu'on puisse monter, pour le tirer à propos. Il est défendu par une garnison composée de deux compagnies de dix hommes chacune, mais qui n'ont pas à eux tous trente armes à feu qui soient en état. Outre ces deux compagnies il y a environ cent forçats dont le moins coupable aurait mérité la corde parmy nous et quelques vingt ou trente familles tant de blancs que de métis et mulâtres qui ne servent qu'à consommer les vivres que l'on envoie de temps en temps de Vera-Cruz, pour la garnison.

Ce fort, tel que je viens de le décrire, ne laisse pas que de coûter au roi d'Espagne près de 90,000 piastres par an d'entretien. Il est vray qu'il y a grande apparence que le tiers pour le moins de cette somme reste entre les mains des officers royaux, sans parler de ce qui se vole dans la dispensation du restant qui se fait à Pensacola. Comme j'ay fait dans ce fort, après le massacre des pères qui y étaient, la fonction de curé et de capellan-major pendant près de trois années, je puis parler savamment de tout ce qui le regarde avant le gouverneur qui est aujourd'hui à Pensacola, lequel par le moyen d'une boutique qu'il a dans le milieu du fort à l'art d'attirer tout l'argent à soy. Cette colonie tirait de Pensacola tous les ans plus de 10 à 1200 piastres, mais ce temps n'est plus, et bien loin qu'à présent ce fort nous apporte quelque avantage, qu'au contraire c'est nous qui nourrissons une partie de l'année la garnison, sans en avoir encore pu tirer aucun paiement. Le gouverneur de Pensacola, celui de la Caroline et le nôtre ont tous trois dans leur patente le même district, à quelque chose près, pour la désignation de leur gouvernement, de sorte que si l'on ne convient pas plus distinctement des limites des uns et des autres, cette confusion ne manquera pas dans la

suite, d'être la semence de quelque guerre en ce pays.

Il s'agit maintenant de parler de la colonie que nous avons dans ce pays. Elle n'est encore composée que de deux établissements dont l'un est à l'entrée de la rivière de la Mobile et l'autre sur l'île Dauphine, car ceux des Natchez, des Illinois et des Natchilochez ne méritent pas encore ce nom. Celuy du bas de la rivière où est encore actuellement le fort Louis, si on peut appeler fort une enceinte de pieux sans batteries et sans canons, est un établissement de quelques vingt familles dont ceux qui les composent sont la plupart cabaretiers et pas un à proprement parler habitant. J'en dis de même de ceux qui forment à peu près en pareil nombre l'établissement de l'île Dauphine, de sorte qu'il ne faut pas s'étonner si cette colonie composée de telles gens reste toujours dans l'enfance. La Cour a cru bien faire de permettre au fort Louis l'érection d'un conseil supérieur, mais le Sr. Lamothe a abusé de ce pouvoir en y nommant pour conseillers des gens ignorants et scandaleux par leur peu de religion et leur concubinage public, entièrement dévoués à ses passions, sous le nom desquels il exerce plutôt ses vengeances qu'il ne distribue la justice. Un Lafresnière, concubinaire public, qui ne sait ni lire ni écrire et que de garçon meunier s'est fait coureur de bois et ensuite scieur de long; un des Lauriers, autre scandaleux, etc. Le premier de ces deux est un des plus notables d'entre les parents de la femme du Sr. de Lamothe. Je supplie humblement le Conseil Souverain de Marine d'avoir égard aux justes plaintes qui lui seront portées de la part de ceux qui y ont été opprimés et flétris par les suffrages de gens si indignes, qu'on regarderait même comme un grand déshonneur d'en être absous. J'avoue ingénuement que les injustices criantes qu'a exercées sous le nom de ce conseil le Sr. Lamothe

m'ont forcé à m'en plaindre publiquement, sans pourtant nommer personne. Comme il s'attend bien que faisant ici les fonctions de pasteur je ne manquerai pas d'en porter mes plaintes en France et de découvrir tous les mystères d'iniquités qu'il a opérés, il a fait faire contre moy des procès-verbaux pleins de mille calomnies auxquelles je vous prie de n'avoir aucun égard avant de vous être fait instruire du tout par des commissaires envoyés ou nommés sur les lieux à cet effet ; j'aurai lieu de parler encore plus bas de cet homme. Je finis cet article en faisant remarquer une chose qui vous surprendra, c'est que dans toute cette colonie, il n'y a pas encore une église pour y faire le service divin et y administrer avec décence les sacrements. Les habitants rejettent sur la Compagnie l'obligation d'en faire construire une, et la Compagnie prétend que c'est au Roi à faire cette dépense. Le Roi même n'y a pas encore une chapelle pour la garnison et il faut qu'avec la partie de notre maison que nous prêtons à cet effet, nous fournissions la plupart de tous les frais nécessaires à la célébration du service divin. Je ne puis vous exprimer combien ce manquement d'église scandalise les Espagnols nos voisins, qui ne savent que juger de notre religion en voyant une si grande négligence dans les choses absolument requises pour son culte extérieur.

Ce serait ici le lieu de parler de l'impiété de la plupart des gens de ce pays où les petits, entraînés par les exemples des grands, et les grands hors d'état de réprimer les déréglements des petits par la participation aux mêmes désordres, font de cette colonie une véritable Babylone, qui après avoir secoué le joug de Dieu, pourra ensuite secouer celui du Prince ; mais c'est là un point sur lequel nous nous sommes plaints tant de fois sans effet par le soin qu'ont pris des impies plus puissans que

nous, d'ôter à nos plaintes la foy qu'elles méritaient, que si je ne garde pas tout-à-fait là-dessus le silence, c'est plutôt pour empêcher le vice de prescrire que dans l'espérance de nous voir soutenus. Cette espérance semble pourtant se ranimer aujourd'huy un peu en moy dans la forte croyance où je suis que j'ai l'honneur de me faire entendre à un Conseil composé de personnes pour le moins autant dévouées à la religion qu'à celuy du Prince. Le Sr. de Lamothe dans le commencement de son gouvernement nous avait fait espérer sa protection pour la destruction des désordres, mais il nous a trompés et moy en particulier plus que mes autres confrères, qui sous cette espérance qu'il m'avait fait concevoir, ay eu la simplicité de le croire faute de le connaître et d'écrire en sa faveur quelques lettres auxquelles si jamais on les représente je prie qu'on n'ait aucun égard sur ce qu'elles contiennent en sa faveur, car il ne s'était pas encore fait connaître à moi tel que je l'ai connu depuis, c'est-à-dire pour un homme sans foi, sans religion, sans honneur et sans conscience, capable d'inventer et de publier les plus noires calomnies contre ceux qui n'entrent pas dans ses passions. Voilà jusqu'ici une partie des réflexions que j'ai faites sur la Louisiane, mais ce serait n'avoir rien fait si je n'ajoutais à tout ce que je viens de dire deux autres articles qui doivent être comme la conclusion de ce Mémoire ; le premier est sur la conséquence pour la France d'établir cette colonie et le deuxième sur le moyen le plus propre pour y réussir.

Je pourrais tirer la première raison de la conséquence de l'établissement de la Louisiane, de la gloire qui en reviendrait à la nation française d'avoir aux extrémités de la terre une province aussi vaste et aussi belle, mais ce motif qui seul suffisait autrefois aux Romains pour envoyer et établir des colonies par toute la terre n'a

plus la même force aujourd'hui. J'en diray presque de même du motif que peut fournir la religion dont la propagation ne manquerait pas de pousser bien loing en établissant ce pays, si je ne me sentais pas comme forcé de penser autrement sous un roi très chrétien et petit-fils d'un monarque qui n'a rien eu plus à cœur que les intérêts de la religion, mais laissant valoir à l'un et à l'autre de ces motifs, ce qu'ils pourront, j'en ai quelques autres à rapporter ici qui selon ce que j'en pense prouveront solidement la nécessité d'établir sérieusement la Louisiane.

La première raison, qui a déjà été touchée en passant ci dessus, c'est que la conservation du Canada qui a déjà tant coûté à la France dépend de l'établissement de la Louisiane. Tout le monde sait que le Canada ne peut subsister que par le commerce du castor et autres menus pelleteries, tout le monde sait aussi que la traite des marchandises se fait principalement sur les bords des grands lacs qui sont entre la Louisiane et le Canada. On n'ignore point non plus que le Mississipi communique avec tous ces lacs et par conséquent avec toutes les nations qui sont établies aux environs, d'où il est facile de conclure que si la Louisiane s'abandonnait ou se négligeait, les Anglais ne manqueraient pas de s'établir sur le Mississipi et d'attirer à eux toute la traite du castor et autres pelleteries ce qui causerait dans peu la ruine totale du Canada.

La deuxième raison, je la renferme dans le dilemne suivant : ou l'on a lieu de croire que la paix entre la France et l'Espagne étant basée sur la proximité du sang des monarques de l'un et de l'autre royaume sera éternelle et inviolable, ou l'on a quelques raisons de soupçonner que quelque union qu'il y ait entre l'une et l'autre nation cette union pourra bien se ralentir à

mesure que le sang qui l'aura entretenue s'éloignera de sa source dans les descendants ou successeurs de l'un et l'autre roi, d'où pourrait naître quelque occasion de guerre et de rupture. Si l'on suppose comme indubitable la première de ces deux propositions, ce que je désire de tout mon cœur, mais ce que je n'accorde pas sans quelque doute, comment, si la France abandonne la Louisiane qui est comme une barrière entre le Nouveau Mexique et la Nouvelle Angleterre pourra-t-on empêcher les Anglais de faire à la première guerre des irruptions dans les terres que possèdent au nord ouest les Espagnols et de là pénétrer jusqu'au cœur du vieux Mexique surtout à présent que les chemins sont tout trouvés et ouverts. Serait-il de la prudence de ministres aussi éclairés que ceux de France d'exposer ainsi le patrimoine des Bourbons en proie à des gens qui ne cherchent depuis longtemps qu'à s'ouvrir les chemins qui y mèment, mais que nous leur fermons par l'interposition de la Louisiane. Il ne faut pas s'imaginer que j'avance sans fondement ce que je dis ici. Les entreprises qu'ont faites les Anglais les années passées sur ce pays ne visaient qu'à l'envahissement du Nouveau Mexique. C'est à quoy ils sont continuellement poussés par les Réfugiés de France qui sont parmi eux, et c'est ce que la paix même qu'on a avec les Anglais ne doit pas empêcher d'appréhender. En vain l'Angleterre désavouera-t-elle à l'extérieur de semblables hostilités, ce qui serait fait serait fait, et subsisterait même par l'impossibilité feinte ou vraie d'y apporter le remède nécessaire.

(La fin au prochain Numéro.)